

Recherches sur l'activité des *scriptoria* bretons au IX^e siècle

Le terme *scriptorium*, comme son pluriel *scriptoria*, appartient à cette catégorie de substantifs latins dont l'emploi s'est imposé dans les milieux érudits; ainsi, se trouvent désignés des ateliers de copistes dont l'importance peut être très variable. Le mot procède du verbe *scribere*, écrire, un acte simple mais également complexe puisqu'une fois l'apprentissage accompli, la pratique de l'écriture semble spontanée; mais justement, ce qui apparaît souvent comme l'expression d'un tempérament est le fruit d'une formation qui touche au plus profond de l'éveil intellectuel des hommes puis se prolonge dans la volonté de transmettre aux successeurs un acquis. La variété des sens reconnus au mot *scriptorium* reflète bien la complexité de ces opérations. Dans les *Etymologies* d'Isidore de Séville, il s'agira du stylet, c'est-à-dire du poinçon, dont l'une des extrémités, pointue, servait à tracer sur la cire les caractères alors que l'autre, aplatie, permettait d'effacer. A l'époque carolingienne, l'expression était utilisée pour dénommer la salle des travaux d'écriture dans un sanctuaire.

La logique de ces remarques voudrait qu'il subsistât des traces de l'activité des copistes pour la Bretagne continentale au haut Moyen Age; or, une analyse, longtemps reçue, concluait à une quasi-totale disparition. Fort heureusement, certaines identifications et en particulier l'attribution d'évangélistes au *scriptorium* de l'abbaye de Landévennec ont permis depuis un peu plus d'un demi-siècle de remettre en cause ce constat négatif. La tendance est même bien renversée puisque, parmi les spécialistes contemporains, David Dumville ne dénombre pas moins d'une centaine de manuscrits encore existants qui furent copiés en Bretagne

* Au seuil de cette étude, il convient de témoigner notre gratitude à ceux qui nous ont plus particulièrement aidé: en premier lieu, l'Institut d'histoire des textes de l'avenue d'Iéna à Paris et spécialement la section latine que dirige Madame Condamine où nous avons pu consulter tant de microfilms, puis notre ami Michael Jones de l'Université de Nottingham qui nous a signalé certaines études et fait parvenir un microfilm des miniatures du ms. Auct. D. 2.16 de la Bibliothèque Bodléienne à Oxford, Monsieur François Avril, conservateur au cabinet des manuscrits à la Bibliothèque Nationale de Paris, qui a bien voulu donné son opinion sur des comparaisons de manuscrits, enfin Monsieur Patrick McGurk de Birkbeck, collègue à l'Université de Londres avec qui nous avons parlé des évangiles bretons qu'il connaît si bien.

continentale. Il y a de fortes chances pour que ce chiffre aille en augmentant, encore qu'une difficulté d'importance demeure: à qui amputer la paternité de nombre de ces ouvrages? Le plus souvent, les transcriptions sont anonymes et même lorsque les copistes se font connaître, l'obscurité qui par ailleurs les entoure rend souvent la recherche vaine. L'écriture n'aide que difficilement, car les manuscrits repérés datent de la seconde moitié du IX^e siècle — au plus tôt — à une époque où la caroline s'est imposée; l'humilité monastique s'est généralement bien gardée de remettre en cause ce facteur d'unification voire d'uniformité! De tels problèmes, loin d'être exclusivement bretons, se posent à tous ceux qui cherchent à élucider la provenance de manuscrits. Pourtant la Bretagne en ce domaine semble s'être montrée d'une pudeur plus jalouse encore. Malgré les recherches anciennes de Lindsay (1) et une mise au point de Mgr Lesne (2), les ouvrages généraux citent cette région quasiment pour mémoire.

Par exemple, dans le manuel de *Paléographie du Moyen Age* de Jacques Stiennon, la carte intitulée «Principaux scriptoria du Haut Moyen Age en Europe» ne comporte pas de référence explicite pour la Bretagne (3). Dans le volume de la collection «L'Univers des Formes», consacré à *L'Empire carolingien*, Jean Porcher a écrit dans les développements consacrés à la peinture non officielle: «Le rejeton monstrueux, c'est le breton: à Landévennec en particulier et en d'autres lieux indéterminés, des évangiles ont été, on n'ose pas dire décorés (tant ils sont sauvages) de portraits d'évangélistes zoocéphales, c'est-à-dire portant en guise de tête celle de l'attribut spécial à chacun d'eux, le «vivant» de l'Apocalypse. Ces apparitions étranges timbrent le texte sacré d'une empreinte à demi païenne: nous quittons ici l'art pour aborder la magie; ... (4)». Un tel commentaire portant sur la décoration d'évangéliaires conduirait à douter de la foi des moines bretons! Certes, André Mussat répondait à ce jugement à l'emporte pièce en ces termes: «A l'autre bout de la Bretagne, le monastère de Landévennec, ... conserve le souvenir de saint Guénolé, son fondateur au V^e siècle. Certains manuscrits du X^e siècle proviennent

(1) *Breton Scriptoria, their latin Abbreviation-symbols*, dans *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. XXX, 1912, pp. 264-273.

(2) *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, t. IV, *Les livres, «Scriptoria» et la Bibliothèque du commencement du VII^e à la fin du IX^e siècle*, Lille, 1938, 1 vol. in-8^o (*Mémoires et travaux publiés par des professeurs des Facultés catholiques de Lille*, fasc. XLV), pp. 192-193. Cf. également, *Manuscrits à peintures du VII^e au XI^e siècle*, Paris, 1954, 1 vol. in-8^o, 2^e éd. du catalogue de l'exposition organisée à la Bibliothèque nationale, p. 40, nos 92, 93 et 94 de l'exposition.

(3) Paris, 1973, 1 vol. in-8^o (collection U), p. 73.

(4) Paris, 1968, 1 vol. in-4^o, p. 199.

peut-être de son *scriptorium*. Ils seraient alors l'admirable témoignage d'un art totalement différent de celui des marges orientales, et la preuve des liens qui unissent la culture monastique bretonne à celle de l'Irlande voisine. D'extraordinaires personnages — formes grêles encadrées de vêtements massifs d'où sortent des membres amincis, des mains démesurément allongées qui tiennent le livre sacré, le tout surmonté d'énormes têtes d'animaux schématisées de puissante façon —, sont les symboles des évangélistes « zoomorphes » dont le type, né dans l'Égypte copte, s'était transmis dans l'Espagne asturienne et en Irlande (5).

Un peu plus tard, Jeanne Laurent consacrait à la question des développements judicieux bien que rapides (6). Plus récemment, deux savants britanniques de renommée internationale, Francis Wormald et Jonathan Alexander, en présentant un évangélaire breton appartenant à une collection privée ont largement renouvelé certaines données (7). La question a été reprise en janvier 1981 par David Dumville à la faveur d'un colloque organisé à Oxford et de nouveau abordée par Léon Fleuriot dans un autre colloque tenu l'année suivante en mai à Rennes (8). Cette simple énumération de travaux récents témoigne d'un intérêt grandissant porté au sujet et laisse présager des découvertes.

Dans ces conditions peut-être n'est-il pas inutile de tenter de faire le point pour la période du IX^e siècle historique breton qui s'achève aux années 913-920 avec la constitution des principautés scandinaves dans le pays (9). Les citations qui viennent d'être données font toutes référence à l'abbaye de Landévennec qui d'ores et déjà, peut être comptée au nombre des *scriptoria* bretons à l'époque carolingienne. Encore faut-il étayer cette affirmation; ceci fait, disposant pour la Bretagne d'éléments de référence, il devient possible d'identifier d'autres sphères d'influence voire même de localiser d'autres *scriptoria*.

(5) *Histoire de la Bretagne*, publiée sous la direction de Jean DELUMEAU, Toulouse, 1969, 1 vol. in-8° (*Collection Univers de la France*), p. 220.

(6) *Bretagne et Bretons*, 1974, 1 vol. in-8° (*Collection Villes et sites en couleurs*), pp. 27-31, et pl. h.-t.

(7) *An Early Breton Gospel Book. A Ninth-Century manuscript from the collection of H.L. Bradfer-Lawrence 1887-1965*, Cambridge, 1957, 1 vol. in 4° (*Roxburgh Club*).

(8) Léon FLEURIOT, *Les évangélistes du haut moyen âge*, dans *Artistes, artisans et production artistique en Bretagne au Moyen Âge*, Rennes, 1983, 1 vol. in-4°, pp. 103-105, pl. XI.

(9) Hubert GUILLOTTEL, *L'exode du clergé breton devant les invasions scandinaves*, dans *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. LIX, 1982, pp. 269-315; *La Bretagne des saints et des rois*, Rennes, 1984, 1 vol. in-8°, pp. 374-389.

I

Parler de l'atelier de copistes de Landévennec peut faire figure de paradoxe, car le travail de falsification qui a entouré au milieu du XI^e siècle la compilation du cartulaire de cette abbaye a discrédité pour plus d'un la production de ce sanctuaire! Face à Redon, Landévennec fait figure de parent pauvre, pourtant ce sont les manuscrits transcrits dans ce dernier monastère qui jusqu'ici ont pu être identifiés.

Le mérite en revient essentiellement à Charles Rufus Morey qui, en 1931, fit paraître avec Edward Kennard Rand et Carl H. Kraeling une étude capitale consacrée à un évangélaire du IX^e siècle qui venait d'être offert à la Bibliothèque publique de New-York par Edward S. Harkness, d'où le nom de *Harkness Gospels*, fréquemment donné à ce manuscrit (10).

C'est le *comes*, ou liste des lectures à tirer des évangiles pour les offices des jours de fête, des dimanches, de certains jours de la semaine ou de commémoration des saints, qui a permis de déterminer l'établissement d'origine de ces évangiles. En effet ce calendrier liturgique vise, de façon exceptionnelle pour ce type de liste, trois fêtes propres à saint Guénoles le fondateur de Landévennec: l'anniversaire de son décès, sa naissance à la vie éternelle, le 3 mars, celui de la translation de son corps le 28 avril, enfin celui de la dédicace de l'église qui lui avait été consacrée le 13 mai (11). Morey avait déduit d'un tel concours liturgique que le *comes* avait été établi pour l'usage d'une église ou d'une abbaye placée sous le patronage de saint Guénoles. Enfin, comme le *comes* avait été écrit par le scribe qui paraît avoir transcrit la quasi-totalité du manuscrit une première conclusion semblait bien s'imposer, c'est que cet évangélaire établi pour le service d'un sanctuaire placé sous l'invocation de saint Guénoles n'avait pu être copié et décoré qu'à l'abbaye de Landévennec.

Décoré: en effet, ces évangiles sont ornés de miniatures tout à fait reconnaissables dont le type se retrouve dans d'autres manuscrits des évangiles actuellement conservés dans différentes bibliothèques d'Europe: n° 89 de la Bibliothèque de la Bourgeoisie à Berne, n° 960 de la Bibliothèque municipale de Troyes, Auct. D.2. 16 de la Bibliothèque Bodleienne à Oxford, et moins sûrement le n° 8 de la Bibliothèque municipale de Boulogne-sur-Mer. Il est donc permis d'en déduire que le monastère de Landévennec comptait au IX^e siècle un atelier d'écriture

(10) *The Gospel-Book of Landevennec (The Harkness Gospels) in the New York Public Library*, dans *Art Studies*, t. VIII, 2^e partie, pp. 225-286; C.R. MOREY, *The Landévennec Gospels, a breton illuminated manuscript of the ninth century*, New-York, 1929.

(11) C.R. MOREY, *The Gospel-Book of Landevennec...*, pp. 263-286

dont l'activité peut désormais être examinée. La présentation des principales caractéristiques formelles de ces manuscrits permettra de dégager les grands traits de la technique d'exécution; de même, certaines observations sur les textes transcrits fourniront la possibilité de dater l'activité de ce *scriptorium* et de préciser certains de ses objectifs.

L'élément le plus remarquable de ces manuscrits est constitué par leur décoration, encore qu'il ne faille point négliger l'écriture non plus que le support, bien évidemment le parchemin. L'ornementation est faite d'images, des tables des canons et de lettres ornées.

Le trait essentiel qui se retrouve dans les différents manuscrits est la représentation zoomorphe des évangélistes ou pour être précis, anthropo-zoomorphique (12) conformément à la description des quatre vivants dans l'Apocalypse de saint Jean (IV, 7-8), préfigurée par la vision d'Ezéchiël (I, 5-11). Saint Mathieu a visage humain, ce qui correspond à la figure du jeune homme dans les miniatures qui précèdent la transcription de son évangile aussi bien pour le manuscrit de Berne que pour celui de



Fig 1 — Saint Jean dans les évangiles de Berne (I.R.H.T.).

(12) Cf. Zophia AMEISENOVA, *Animal-Headed Gods, Evangelists, Saints and Righteous Men*, dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. XII, 1949, pp. 21-45, spécialement p. 40; René CROZET, *Les représentations anthropo-zoomorphiques des évangélistes dans l'enluminure et dans la peinture murale aux époques carolingienne et romane*, dans *Cahiers de civilisation médiévale*, t. I, 1958, pp. 182-187, spécialement p. 184.



Fig. 2 — Saint Jean dans le sacramentaire de Gellone.

Boulogne. Saint Jean est figuré avec une tête d'aigle dans les Harkness Gospels, les évangiles de Berne où ceux de Troyes. Reconnaissons qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour retrouver dans la représentation de saint Luc une tête de bœuf que l'on considère le manuscrit de New-York ou celui de Berne. Il en va de même pour saint Marc pour lequel la plupart des critiques, désespérant d'identifier le museau d'un lion, reconnaissent une tête de cheval. Certains expliquent même ce changement par un jeu de mots : Marc se prononçant phonétiquement de la même façon que cheval, *Marc'h* en breton (13). Cette suggestion, séduisante au départ, n'est pas sans poser de délicats problèmes du simple point de vue de l'orthodoxie ; de plus, la véritable ressemblance avec une tête de cheval ne se rencontre que dans les évangiles de Boulogne où saint Marc comme saint Luc sont ainsi représentés... Il semble qu'il faille chercher une autre explication qui pourrait bien être le manque de technicité des peintres du *scriptorium* de Landévennec.

(13) J. LAURENT, *op. cit.*, p. 30.

Il faut avoir la lucidité de le constater, le dessin des personnages est fruste ; les silhouettes sont épaisses, cernées d'un trait appuyé. Les corps sont ordinairement ailés, revêtus de sortes de chapes laissant apparaître le bas frangé des deux pans de l'étole, ce qui donne un aperçu des vêtements liturgiques que pouvaient porter les moines ordonnés prêtres à Landévennec. Comme les illustrateurs ignoraient les lois de la perspective, ils ont résolu les difficultés par des artifices. Habituellement les personnages sont vus de face : les pointes des pieds tournés vers l'extérieur, l'une des mains est généralement nue, l'autre tient une sorte de tablette qui peut porter une brève inscription comme *resurrexit Dominus* pour le saint Luc et le saint Jean des évangiles de New-York ; le relief des visages est accentué par le dessin insistant des narines et des sourcils. En revanche, les têtes d'animaux sont figurées de profil et toujours le nimbe les entoure. Enfin le tout est normalement encadré. Dans l'évangélaire de New-York, une épaisse bordure rectangulaire est relevée d'entrelacs très simples. Ailleurs, il s'agit d'arc de cercle se rejoignant à la hauteur de la taille du sujet représenté ; tracés au compas, ces arcs constituent l'un des procédés typique des décorateurs du *scriptorium* de Landévennec. C'est même son utilisation dans les évangiles de Boulogne qui conduit à reconnaître dans ce manuscrit un produit de l'atelier de Landévennec, car autrement la facture des personnages y est bien différente.

La palette des couleurs est d'une variété limitée, faite essentiellement de jaune, de blanc et de rouge, outre les encres utilisées pour les transcriptions des textes. La simplicité d'exécution se retrouve dans les canons, les



Fig. 3 — Saint Luc dans les évangiles de Berne (cliché I.R.H.T.).



Fig. 4 — Saint Marc dans les évangiles de Berne (cliché I.R.H.T.).

tableaux de concordance des évangiles établis par Eusèbe, évêque de Césarée, et qui figurent en tête des ouvrages. Suivant les cas, deux, trois ou quatre colonnes de chiffres s'insèrent dans une colonnade constituée de fûts grêles tantôt veinés à l'instar du marbre, tantôt décorés de motifs géométriques ou floraux qui reposent sur des bases et sont couronnés de chapiteaux généralement frustes, desquels partent des arcades en demi-cercle, tracées au compas, qui somment chaque relevé vertical du chapitre. Sur le tout, s'élève un arc plus large, également en demi-cercle, qui s'appuie sur les chapiteaux des colonnettes extérieures de droite et de gauche.

L'apparente monotonie de ce décor est relevée de dessins géométriques dans les arcs, ou bien encore d'étranges oiseaux tenant un poisson dans leurs serres sont logés dans la partie intérieure des voûtes comme dans l'évangélaire de New-York. Un parti analogue de décoration se retrouve dans un manuscrit de la Bibliothèque d'Angers, le n° 477, qui contient des œuvres de comput de Bède le vénérable. Ceci se remarque spécialement en folio 22. Or, des références, ajoutées en marge des tableaux du cycle lunaire pour les différents mois de l'année, empruntées au martyrologe hiéronymien, plus quelques adjonctions purement bretonnes, dont celle de saint Guénolé, impliquent pour cet ouvrage une origine bretonne avec de fortes probabilités qu'il ait pu être transcrit à Landévennec.

L'étude des capitales ornées mène à des constatations comparables. Leur facture est simple, mais trahit moins de gaucherie. Le dessin intérieur

est fait d'entrelacs alors que les extrémités sont relevées par des volutes comme pour le L qui introduit l'évangile selon saint Matthieu dans les manuscrits de New-York et de Berne ou le I du prologue de l'évangile selon saint Jean dans ce dernier manuscrit. Pour le même ouvrage, la lettre initiale de l'évangile selon saint Luc fait alterner entrelacs et rinceaux végétaux.

Passant maintenant à l'écriture des livres, nous remarquons qu'il s'agit d'une caroline du type utilisé en Gaule dans la seconde moitié du IX^e siècle. Ce qui ne saurait surprendre puisque les ouvrages jusqu'ici attribués à Landévennec, datent de cette période voire même de la fin du siècle ou du début du X^e. Toutefois, le *ductus* de certaines lettres évoque des pratiques insulaires aussi bien dans l'emploi des capitales que dans celui des minuscules. Des exemples permettent de s'en rendre compte. Dans le manuscrit de Berne, les deux premiers mois de l'évangile selon saint Matthieu sont donnés presque entièrement en capitales : LIBER GENERATIONIS; or le G se distingue par sa ressemblance à un cinq en chiffre arabe ce qui évoque la semi-onciale de type insulaire. Pour Rand la minuscule de l'évangéliste de New-York était une caroline adoptée par une main d'abord formée à l'écriture insulaire; quant à l'écriture du correcteur, elle était indéniablement insulaire (14). Plus âgé que le ou les copistes du manuscrit, il était resté fidèle à l'écriture qu'il avait apprise et qui devait être celle en usage à Landévennec avant que l'empereur Louis le Pieux n'eût imposé en septembre 818 la règle nouvellement réformée de saint Benoît.

Il est très révélateur de constater que l'art de l'écriture, qui une fois maîtrisé, ne se modifie que difficilement, conservait dans la seconde moitié du IX^e siècle des traces des origines premières de l'abbaye. Quand Louis le Pieux avait rencontré l'abbé de Landévennec, Matmonoc en 818, il l'avait interrogé sur le type de vie menée par les moines dans la région, sur leur tonsure et Matmonoc lui avait répondu qu'ils tenaient ces traditions des Scots, c'est-à-dire que leurs usages monastiques étaient de type insulaire. Une question se pose ici, préciser si le *scriptorium* de l'abbaye avait été réorganisé lui aussi lorsque la règle bénédictine avait été imposée à Landévennec? Les constatations faites jusqu'ici permettent-elles de résoudre ce problème?

Il est aujourd'hui admis que la source lointaine d'inspiration des auteurs des miniatures à Landévennec se trouvait dans l'Égypte du Bas-Empire dans l'art copte. Rien de surprenant à première vue, puisque le monachisme occidental a été profondément marqué par l'expérience des communautés de Syrie et d'Égypte. Gourdisten, abbé de Landévennec, en qui nous verrions volontiers le responsable du *scriptorium* de la maison

(14) Dans C.R. MOREY, E.K. RAND et C.H. KRAELING, *op. cit.*, pp. 232-233.

avant son élévation à l'abbatiate, reconnaît dans la préface en prose qui précède sa vie en deux livres de saint Guénolé, avoir puisé son inspiration littéraire dans différents ouvrages dont une consultation de l'abbé Pymen par l'abbé Joseph; or ce passage se trouve dans les Apophthèmes des pères du désert, c'est-à-dire les paroles mémorables des anachorètes de l'Égypte du IV^e siècle (15). Si l'on peut montrer qu'à Landévennec en plein IX^e siècle, certains aspects de l'érémisme égyptien antique étaient connus, il serait en revanche bien aventureux de croire à une influence artistique directe. Il y a eu des intermédiaires, mais quels sont-ils ?

Jusqu'aux travaux de François Masai (16), on cherchait volontiers les intermédiaires en Irlande. Depuis l'hypothèse des chaînons continentiels, déjà avancée par Morey (17), gagne du terrain. L'idée que le relais aurait été assuré par l'Irlande militerait dans le sens de ceux qui rattachent étroitement la Bretagne du haut Moyen Âge au monde celtique, dont elle aurait partagé la vie tant au point de vue religieux qu'institutionnel, social ou artistique. C'était la solution qu'avait proposée Geneviève L. Micheli à propos de la représentation des évangélistes dans les manuscrits exécutés à Landévennec. Elle avait bien sûr noté cette figuration zoomorphe dans le sacramentaire de Gellone, mais elle pensait que le peintre de Landévennec s'inspirait d'un prototype irlandais sans préciser plus (18).

Justement, les silhouettes de saint Luc avec une tête de bœuf ou plus souvent de veau, c'est-à-dire d'un animal sans corne, de saint Jean symbolisé par l'aigle, évoquent étrangement les personnages qui illustrent certaines des marges du sacramentaire de Gellone, un manuscrit conçu vers 773 dans la région de Meaux (19). Autre ressemblance non moins troublante, avec les évangiles dits de Gundohinus dont Jean Porcher a montré qu'ils introduisaient au livre carolingien tout en s'inspirant de l'art italo-alpestre de l'époque précédente (20). L'une des pages de ces évangiles est décorée du Christ siégeant en majesté entouré de deux chérubins; ce motif

(15) Paul PERDRIZET, *Scété et Landévennec*, dans *Mélanges offerts à H. Nicolas Iorge*, Paris, 1933, pp. 739-747.

(16) *Essai sur les origines de la miniature dite irlandaise*, Bruxelles, 1949, 1 vol. in-4°.

(17) Dans C.R. MOREY, E.K. RAND et C.H. KRAELING, *op. cit.*, pp. 258-262.

(18) *L'enluminure du haut moyen âge et les influences irlandaises. Histoire d'une influence*, Bruxelles, 1939, 1 vol. in-4°, pp. 97-99.

(19) Cf. Karl NORDENFALK, dans André GRABAR et Carl NORDENFALK, *La peinture du haut moyen âge du IV^e au XI^e siècle*, Genève 1957, 1 vol. in-4°, pp. 126-135; Bernard TEYSSÈDRE, *Le sacramentaire de Gellone et la figuration humaine dans les manuscrits francs du VIII^e siècle*, Toulouse, 1959, 1 vol. in-4°; Jean PORCHER, dans Jean HUBERT, Jean PORCHER et W.F. VOLBACH, *L'Europe des invasions*, Paris, 1967 (*Collection l'Univers des formes*), pp. 188-193.

(20) Jean PORCHER, dans Jean HUBERT, Jean PORCHER et W.F. VOLBACH, *L'empire carolingien*, pp. 124-132.



Fig. 5 — Le Christ siégeant en majesté dans les évangiles de Gundohinus



Fig. 6 — Frontispice des Harkness Gospels



Fig. 7 — L'agneau mystique entouré des quatre vivants dans les évangiles dits de saint Gauzelin

central est inséré dans un cercle décoré de palmettes que cantonne la représentation symbolique des quatre évangélistes inscrits chacun dans un médaillon rond et perlé. Or, un semblable équilibre se retrouve dans le frontispice des Harkness Gospels, bien que l'exécution soit ici plus maladroite encore. Par manque de sûreté, le dessinateur n'a pas su orienter le regard des évangélistes figurés à droite du Christ ; saint Marc et saint Jean détournent les yeux de leur maître ! Ceci prouve qu'il s'inspirait d'un modèle dont il n'osait pas s'éloigner.

Reste à identifier, sinon ce modèle, probablement perdu, du moins un trait d'union entre les évangiles de Gundohinus et la production du *scriptorium* de Landévennec. L'école tourangelles du début du règne de Louis le Pieux pourrait assurer la transition. La représentation de l'agneau mystique entouré des quatre vivants de l'Apocalypse dans les évangiles dits de saint Gauzelin, aujourd'hui conservés à la cathédrale de Nancy, fournit un relais. En outre, une semblable ordonnance se retrouve au revers de la croix d'ivoire ou d'os de Milizac, qu'après d'autres (21) nous

(21) Le rapprochement est justement fait dans la note d'actualité de l'abbé Y.-P. CASTEL, *Finistère — Milizac — La croix pectorale des abbés de Saint-Mathieu*, dans *Bulletin monumental*, t. 131, 1973, p. 268.

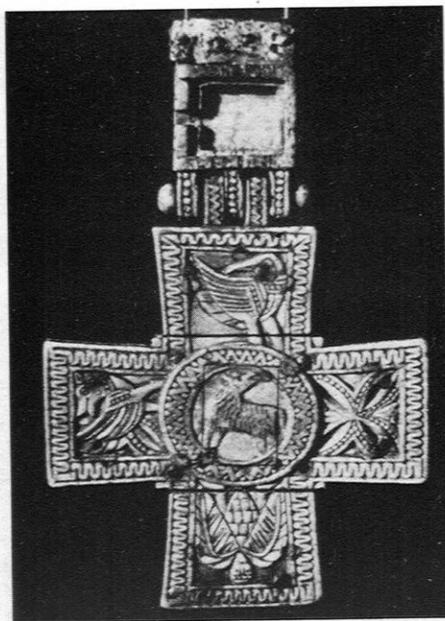


Fig. 8 — Revers de la croix de Milizac (cliché Y.-P Castel)

sommes tenté de rattacher à Landévennec. Ne pourrait-on pas supposer que par le jeu de ces rapports avec le milieu tourangeau, l'abbaye aurait pu disposer d'ouvrages de référence qui auraient contrebalancé l'influence insulaire, ouvrages de qualité plus modeste que les évangiles de saint Gauzlin et qui auraient été imités de façon plus ou moins heureuse.

Un argument en ce sens peut être tiré des textes mêmes des évangiles transcrits à Landévennec. L'étude des Harkness Gospels par C.H. Kraeling montre que leur texte est d'un genre mixte combinant des éléments procédant de la tradition celtique et d'autres empruntés à la révision qu'Alcuin avait entreprise entre 789 et 800 à la demande de Charlemagne (22). Comme le manuscrit de Landévennec donne dans certains cas une bonne version de la révision proposée par Alcuin, pourquoi ne pas admettre que son copiste avait sous les yeux un texte venant de Tours dont les illustrations auraient pu elles aussi inspirer le dessinateur de l'abbaye?

Nous tournant maintenant vers les *comes* transcrits à la fin des évangéliaires venant de Landévennec, nous constatons que pour le sanc-

(22) Dans C.R. MOREY, E.K. RAND, et C.H. KRAELING, *op. cit.*, pp. 238-257.



Fig. 9 — Saint Matthieu dans les évangiles de Boulogne

toral les lectures à tirer des évangiles sont en général celles du sacramentaire grégorien en usage à Rome à la fin du VIII^e siècle et reçu en Gaule sur l'ordre de Charlemagne. Toutefois, un dépouillement plus attentif montre que ces différents *comes* ne sont pas identiques; par exemple, les Harkness Gospels mentionnent trois fêtes de saint Guénoles qui ne sont pas visées dans les évangiles de Boulogne et de Troyes. Comment expliquer le silence des manuscrits dont la transcription a jusqu'ici été attribuée à l'atelier de Landévennec? Deux mentions des évangiles de Troyes permettent d'élucider ce problème et en même temps, de déterminer certains des objectifs du scriptorium de Landévennec.

La première mention, d'ordre chronologique, se trouve en tête et encadre la représentation d'un Christ en croix; elle précise que le manuscrit a été écrit, ou du moins achevé, au début de janvier 909. C'était la preuve que le *scriptorium* était toujours en activité quatre années avant la destruction de l'abbaye par les Scandinaves en 913. L'interruption du fonctionnement de l'atelier dut être assez bref et dès le retour des moines à l'abbaye, vers 936, le travail devait reprendre. Ceci nous est confirmé par un exemplaire du *Liber officialis* d'Amalair, aujourd'hui conservé dans la



Fig. 10 — Saint Mathieu dans les évangiles d'Oxford, Bodleienne Auct. D. 2.16 (cliché Bodleienne)

bibliothèque de Corpus Christi College à Cambridge (ms. 192) qui s'achève par une inscription, un colophon, portant que ce livre a été écrit en 952 sur l'ordre du moine et diacre Amadeus pour le salut de son âme, l'usage des frères et en l'honneur de saint Guénolé (23). Il y a tout lieu d'attribuer à cette période de renouveau les évangiles de la Bodleienne (Auct. D. 2. 16) qui présentent au fol. 6 v^o deux inscriptions, l'une en latin, l'autre en anglo-saxon spécifiant que l'évêque Léofric a donné ce texte à l'église Saint-Pierre à Exeter pour l'usage de ses successeurs. Comme Léofric a obtenu de Léon IX le transfert des sièges qu'il occupait jusqu'ici à Exter, cette donation doit se situer entre 1050 et son décès le 10 février 1072. Dans ce manuscrit, la représentation de saint Luc évoque beaucoup celle de évangiles de Berne, et le visage empâté de saint Matthieu celui de

(23) *Bénédictins du Bouveret, Colophons des manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle*, Fribourg, 1965..., t. I, *Colophons signés A-D*, p. 65, n^o 484. Renvoyons pour ce manuscrit à la prochaine publication de la remarquable communication de David Dumville présentée au colloque des 25-26-27 avril 1985 sur le XV^e centenaire de la fondation de l'abbaye de Landévennec.

l'évangéliste de Boulogne ; mais la figuration des corps de saint Matthieu et de saint Marc assis les pieds sur un tabouret, en train d'écrire ainsi que leur insertion comme pour saint Luc, dans un portique fait de deux colonnes surmontées d'un arc de cercle constituent une nouveauté qui pourrait s'expliquer par des contacts noués sur les chemins de l'exil.

La seconde précision des évangiles de Troyes, cette fois-ci d'ordre narratif, se trouve au fol. 71, où l'on peut lire : « Ce petit texte rapporte que Matthieu avec son épouse Digrenet a donné ces quatre livres des évangiles de Dieu pour le salut de leur âme à l'église de Rospez — une localité sise à trois kilomètres à l'est de Lannion —... » (24). Nous sommes ici en présence de la commande d'un manuscrit liturgique faite par un ménage certainement aisé au *scriptorium* de Landévennec pour en faire donation au sanctuaire protégé.

L'atelier d'écriture de Landévennec fonctionnait donc non seulement pour l'usage interne de l'abbaye mais faisait en même temps office de maison d'édition pour les besoins des autres églises. Les Carolingiens avaient eu à cœur d'implanter le rite romain de Gaule et pour cela, il fallait des livres liturgiques à jour. Charlemagne dans son *Admonitio generalis* de 789 obligeait tous les prêtres à posséder des *Libri catholici* dûment corrigés, c'est dire l'importance de la demande (25). Si l'on rapproche ces dispositions théoriques du nombre des paroisses qui existaient alors en Bretagne, on se fera immédiatement une idée des nécessités du moment et de la production, car il existait d'autre *scriptoria* dans le *regnum* breton.

II

Cette quête d'autres *scriptoria* se heurte à de multiples difficultés. Les premières d'entre elles tiennent à l'exode du clergé breton par suite de l'instauration de principautés scandinaves plus ou moins structurées dans le royaume breton, d'où une première dispersion des manuscrits au hasard des pérégrinations des fugitifs. Certes, les communautés, dans leur grande majorité, sont revenues reconstruire, mais elles n'ont pas toujours rapporté avec elles les objets précieux expatriés pour être sauvés ; en effet, il

(24) *Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de dates, de lieu ou de copiste* par Charles SAMARAN et Robert MARICHAL, t. V, *Est de la France*, Paris 1965, 2 vol. in-4°, p. 489 du volume des notices et pl. IV. L'identification de l'église de Rospez a été proposée par Jeanne LAURENT, *op. cit.*, p. 27.

(25) *Capitularia regum Francorum*, éd. A. BORETIUS, M.G.H. *Legum sectio II*, t. I, Hanovre, 1881, pp. 59-60, § 72. Cf. d'un point de vue comparatif, Anscari M. MUNDO, *Sur quelques manuscrits liturgiques languedociens de l'époque carolingienne (vers 800)*, dans *Cahiers de Fanjeaux*, vol. 17. *Liturgie et musique (IX^e-XIV^e siècle)*, Toulouse, 1982, pp. 81-95.

avait fallu répondre aux accueils les plus généreux par des cadeaux à la mesure. C'est ainsi que certains des manuscrits emportés par les moines de Saint-Gildas de Rhuy lors de leur exode demeurèrent en Berry; les fugitifs furent accueillis par Ebles I^{er}, seigneur de Déols, entre 917 et 927 et leur installation est à l'origine de l'abbaye de Saint-Gildas de Château-roux (26), dont la bibliothèque comptait au XI^e siècle un texte de saint Gildas et deux antiphonaires bretons (27). L'origine de ces ouvrages ne fait aucun doute. Par la suite, les collections de livres des sanctuaires restaurés ont souffert d'appropriations privées ainsi que de destructions accidentelles pour ne point parler de l'incurie des responsables. Les incendies fortuits comme les pillages des guerres ont eu de lourdes conséquences. Il suffit de citer en ce sens la prise de Dol par Jean sans Terre en 1203 qui se traduit par la dispersion des reliques et la disparition des archives de la cathédrale antérieures à cette date (28).

Un autre exemple, emprunté à l'histoire de l'abbaye de Redon, fera mesurer l'ampleur de la coupure séparant sur ce point le IX^e du XI^e siècle. Les moines, après être partis vers 920 avaient regagné leur monastère dans la seconde moitié du X^e et ils avaient réussi à sauvegarder une bonne partie de leurs archives puisqu'au XI^e siècle, ils pouvaient compiler dans leur premier cartulaire près de quatre cents actes de l'époque carolingienne et faire transcrire dans l'actuel ms. des nouv. acq. lat. 662 les *Gesta sanctorum Rotomensium* qui, écrits entre 868 et 876, font connaître certains des principaux épisodes de la première histoire du sanctuaire. Or, ces textes qui servirent à établir les copies et qui ont disparu depuis, prouvent qu'il y avait au IX^e siècle un *scriptorium* à Redon; cependant, il n'a pas encore été possible d'identifier de façon certaine des œuvres qui pour cette période, en proviendraient.

En revanche, il existe des textes dont leurs auteurs ou leurs transcrip-teurs ont revendiqué l'établissement; parmi leurs noms, il en est de bretons ce qui peut fournir un fil conducteur.

Comme exemple des difficultés posées par les recherches d'origine, on peut citer le cas d'une pièce en vers qui s'ouvre ainsi: « Ici débute le *libellulus sacerdotalis* (bréviaire à l'usage des prêtres?) que Liosmonocus compose sur le mètre héroïque. Lis dans la paix » (29); le genre de la pièce

(26) H. GUILLOTET, *L'exode du clergé breton...*, pp. 287-288.

(27) Charles KOHLER, *Inventaire de la Bibliothèque de Saint-Gildas en Berry*, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XLVII, 1886, pp. 98-105.

(28) Abbé François DUINE, *Histoire civile et politique de Dol*, Paris, 1911, 1 vol. in-8°, p. 9 et la note 26 p. 24.

(29) *Incipit libellulus sacerdotalis quem Lios Monocus heroico metro composuit. Lege in Pace*. Ed. Paulus DE WINTERFELD, *M.G.H., Poetae Latini aevi Carolini*, t. IV, fasc. I, Berlin, 1899, pp. 276-295.

est proche des *Hisperica Famina*. Elle se trouve transcrite aux feuillets 208 à 219 du ms. lat. 13386 de la Bibliothèque nationale à Paris, ordinairement donné comme provenant de l'abbaye de Corbie, dont l'ex-libris se voit encore au fol. 1. Le volume, entré à la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés en 1638, était passé avec le fonds de cet établissement dans celui du cabinet des manuscrits à la faveur des événements qui accompagnèrent la révolution de 1789. Le latin 13386 est en réalité un manuscrit composite: ici sa première partie, qui date du VIII^e siècle, provient de Corbie (30). Il n'est en revanche pas assuré qu'il en aille de même pour les feuillets 208 à 219; ils ont été rognés en haut et en bas probablement pour les calibrer avec les autres cahiers lors de leur commune reliure. L'écriture des vers est du IX^e siècle, ce qui confirme le caractère composite du manuscrit actuel. Il est donc permis de penser que nous avons ici affaire à un débris d'une bibliothèque bretonne dont subsiste, au moins un autre volume. Le colophon d'un Orose, *Historiarum adversus paganos libri VII* aujourd'hui conservé à la Vaticane, dans le fonds de la reine Christine, n° 296 débute de cette façon « Ici s'achève les sept livres de saint Orose que le diacre Liosmonocus ordonna de décorer... » (31). De quel établissement pouvait dépendre ce Liosmonoc? En l'état actuel des recherches, il paraît délicat de s'avancer.

A côté de telles situations, qui pour le moment semblent sans réponse, il en est d'autres qui laissent présager de grands progrès. L'un des cas les plus remarquables est celui de l'évangélaire de l'ancienne collégiale Notre-Dame de Tongres dont la provenance est bien connue grâce à l'acte de donation transcrit à la fin du volume: « Moi, serviteur des serviteurs de Dieu et son fidèle disciple bien qu'indigne, Gleuhitr, par amour du Roi éternel et de saint Bern — Pern — confesseur, pour moi même ainsi que tous les chrétiens depuis Adam jusqu'au jour du jugement et pour mon seigneur l'abbé Loeis Guoret, qui a abandonné au clergé de cette église le cens de ma maison et de mon jardin pour autant qu'ils valent sur l'ordre de Dieu, et avec l'assentiment des gens de bien, j'ai donné ce livre des évangélistes à l'église de Saint-Bern — Pern — dans l'évêché de saint Malo... »; suivent des anathèmes contre ceux qui s'empareraient du livre ou le détruiraient (32).

(30) *Codices Latini antiquiores. A paleographical Guide to Latin Manuscripts Prior to the Ninth Century*, éd. E. A. LOWE, Part V, France: Paris, Oxford, 1 vol. in-fol., p. 40, n° 660.

(31) *Codices Reginensis Latini*, t. II, *Codices 251-500, recensuit* Andreas WILMART, Bibliothèque Vaticane, 1945, 1 vol. in-4°, pp. 130-132. *Colophons de manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle*, t. IV, *colophons signés L-O*, p. 59, n° 12582.

(32) Le texte latin a été publié par J. PETIT DE ROSEN, *Description d'un évangélaire du trésor de Notre-Dame de Tongres* (extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*), Liège, 1852, in-8° de 10 pp., pp. 9-10, reproduit par LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, t. II, Rennes-Paris, 1898, 1 vol. in-4°, p. 492 avec p. 493 une traduction contestable.



Fig. 11 — Saint Matthieu dans l'évangélaire de Saint-Pern (cliché I.R.H.T.)

Il s'agit d'un manuscrit du IX^e siècle, écrit sur double colonne, comprenant notamment des canons assez simples, le texte des évangiles, un *comes* de type classique et surtout deux miniatures de même époque de saint Matthieu et de saint Jean. Or, justement, Jonathan Alexander vient de mettre en valeur les rapports qui existent entre l'évangélaire de Tongres et cinq autres recueils des évangiles conservés respectivement à la Bibliothèque municipale d'Alençon (n° 84), à la Walters Art Gallery de Baltimore, à la Bibliothèque bodleienne d'Oxford (ms. Laud. lat. 26), à la Bibliothèque vaticane (San Pietro D. 154) et moins sûrement à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris (ms. 17). J. Alexander a classé les miniatures des évangélistes en quatre groupes: le premier, pour le saint Matthieu de Tongres, le saint Marc de Sainte-Geneviève, et le saint Luc d'Oxford, représente l'auteur assis sur un trône, à l'exception du saint Luc d'Oxford, tourné vers la droite, tenant un livre ouvert sur les genoux; le second figure de front l'évangéliste saint Marc, quand la miniature subsiste, ouvrant de la main gauche toujours sur les genoux un livre alors que la droite tient un calame; le troisième adopte pour saint Luc la première position dans les volumes d'Alençon de la Walters Art Gallery et de Saint-Pierre de Rome où l'homme siège sur un trône, incliné vers la droite en train d'écrire; le quatrième pour Tongres, la Walters Art Gallery et Saint-Pierre de Rome expose saint Jean de face, la tête légèrement inclinée, le bras gauche noyé dans les plis d'un manteau mais la main nue tenant un livre alors que la droite saisit un calame. Dans cette dernière catégorie, les

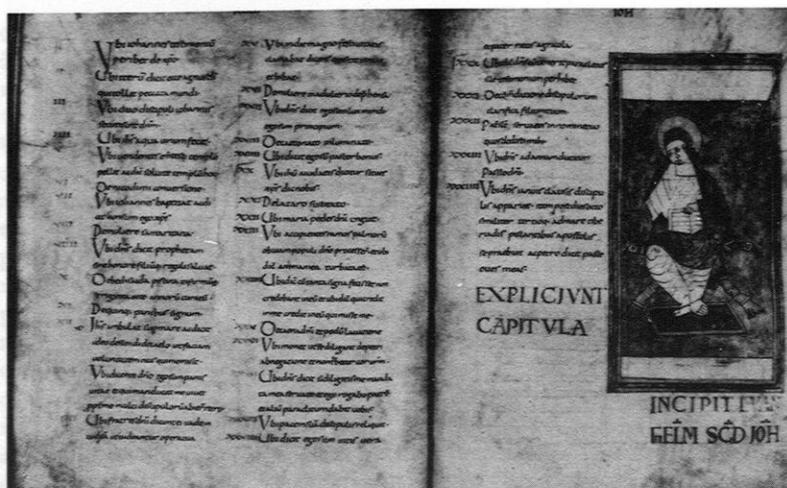


Fig. 12 — Saint Jean dans l'évangélaire de Saint-Pern (cliché I.R.H.T.)

volumes d'Alençon et d'Oxford adoptent pour saint Jean une attitude proche du second groupe. Par delà ces divergences, les caractéristiques stylistiques sont les mêmes : plis des drapés indiqués par des lignes en forme de V ou d'ellipse; nez, bouche ou menton soulignés par des traits verticaux ou horizontaux, oeil en amande, la pupille marquée par une tache de couleur les sourcils d'un trait. La palette de couleurs se retrouve partout la même, composée d'un orange tirant sur le rouge, de jaune avec des teintes tannées, vertes ou violettes plus ou moins bien appliquées.

L'effort dans la suggestion du mouvement tranche par rapport à la sécheresse des manuscrits de Landévennec. Dans l'évangélaire de Tongres saint Matthieu qui occupe une page de gauche est tourné vers le début de son évangile qui tient la page de droite; à l'inverse, saint Jean qui est figuré sur le côté droit de la page de droite dirige son regard vers la table des chapitres qui est disposée à sa gauche. La source de ses compositions très typées est indéniablement tourangelle encore quelles aient pu subir d'autres influences comme le prouverait l'utilisation de sièges en X pour le saint Jean de Tongres. Deux hypothèses pourraient être retenues : ou bien ces textes ont été conçus dans un centre profondément influencé par les *scriptoria* de Tours ou bien nous feraient-ils connaître des modèles tourangeaux autrement perdus (33)?

(33) Cf. la description proposée par J. ALEXANDER, dans *An Early Gospel Book*, pp. 13-23.

Un retour au texte de la donation de Gleuhitr peut aider à localiser la zone de diffusion des évangiles étudiés par Alexander. Comme La Borderie l'avait déjà vu, Gleuhitr était prêtre; s'il reconnaît en l'abbé Loies Guoret son seigneur, c'est qu'il s'était volontairement placé sous son autorité. Devenu âgé, sans doute se retirait-il à l'abbaye de Saint-Pern dont l'existence du IX^e siècle nous est ainsi attestée. Il est raisonnable de supposer qu'il avait exercé son ministère dans la région, c'est-à-dire dans la partie centrale de l'évêché d'Alet, et qu'il avait dû se procurer l'évangélaire nécessaire qu'il donna ensuite au monastère de Saint-Pern. C'est donc dans cette aire géographique qu'il faudrait rechercher l'atelier où ont été transcrits sinon tous les manuscrits de ce type, du moins certains d'entre eux. Pourrait-il s'agir de l'abbaye de Saint-Méen de Gaël, le grand sanctuaire voisin?

C'est dans l'évêché proche de Dol que Francis Wormald était tenté de situer le *scriptorium* où aurait été copié et décoré l'évangélaire Bradfer-Lawrence, un temps exposé au musée Fitzwilliam de Cambridge. Par sa qualité d'exécution ce volume l'emporte en valeur sur ceux qui ont été jusqu'ici sommairement présentés. C'est un manuscrit incomplet qui contient un *comes* lacunaire, un fragment de la lettre de saint Jérôme au pape Damase, des canons décorés, les textes des évangiles avec leurs préfaces, mais sans leurs tables pour les textes de saint Matthieu, saint Marc et saint Luc. Le *comes* est du type de ceux de la fin du VIII^e siècle témoignant de rapports étroits entre Rome et le royaume franc, mais par ailleurs des influences irlandaises peuvent être notées. La transcription est l'œuvre d'un unique copiste, semble-t-il, assez négligent qui travaillait à la fin du IX^e ou dans les premières années du X^e siècle, ainsi qu'en témoigne son écriture qui est une minuscule caroline, comme celle de son correcteur. Le manuscrit dès le X^e passa en Angleterre. Il se caractérise surtout par sa décoration dont Francis Wormald soulignait la vigueur avec toutefois un certain manque d'élégance, et pourtant, le travail tranche très nettement. L'éventail de couleurs passant de l'orange au jaune, à un bleu sale, ou à un vert olivâtre rappelle les tons en usage à l'époque mérovingienne. Surtout l'artiste a disposé d'excellents modèles, le prouve une illustration abondante qu'il s'agisse des canons et des sept miniatures constituées par la représentation des quatre évangélistes d'un côté et deux illustrations des textes de saint Marc et de saint Luc de l'autre — la trahison du Christ par Judas et un crucifiement qui procèdent de modèles anciens. Les portraits des évangélistes rappellent quant à eux la manière de l'école du palais et celle de Reims (34). Nous avons donc ici affaire à un travail qui se situe à un niveau intermédiaire entre les très beaux ouvrages préparés pour la cour ou les grands sanctuaires et ceux qui étaient copiés

(34) *Ibid.*, pp. 1-12.

pour les besoins quotidiens du culte. Seconde caractéristique non moins importante, Bernhard Bischoff le donne comme breton du point de vue paléographique (35) et Francis Wormald le compare à deux autres recueils des évangiles d'origine bretonne, un manuscrit donné par le roi Athelstan à Saint-Augustin de Canterbury (Royal manuscrit 1 A. XVIII du British Museum) et les Bodmin Gospels, ce qui orienterait pour l'origine vers l'évêché de Dol (36).

En outre, il se trouve qu'il existe des rapports assez inhabituels entre l'évangélaire Bradfer-Lawrence et un recueil des évangiles aujourd'hui conservé à la Bibliothèque municipale de Douai (n° 13) qui tendraient à prouver que ces deux volumes appartiendraient à un même groupe quant à la transmission des textes évangéliques. En effet, les évangiles de saint Matthieu, saint Marc et saint Luc débutent par une préface d'un type particulier avec omission de la liste des chapitres alors que pour l'évangile de saint Jean, la préface et la liste des chapitres existent (37). En revanche, la décoration est différente dans l'un et l'autre cas. L'exécution de l'ouvrage n'est d'ailleurs pas négligeable, bien qu'il ne comporte pas de miniature.

Sa décoration repose essentiellement sur l'emploi de rinceaux agrémentant l'élévation des colonnes et des arcs qu'elles supportent dans les canons ou les majuscules qui débutent les différents textes. Autres éléments notables : l'utilisation du pointillé pour relever certaines lignes, certaines lettres, un genre insulaire, et le recours à des taches de couleurs tantôt du jaune, tantôt du rouge avec une nette dominante de ce dernier ton, maintenant un peu éteint. De cette façon, les textes se trouvent comme ponctués, ce qui devait aider à la lecture.

L'ouvrage s'achève par un colophon fort intéressant : « Luiesguethen commença d'écrire ce livre, mais cependant Lioscar l'acheva par ces lettres de peu de valeur... (38) ». La modestie du propos de Lioscar ne doit pas

(35) *Ibid.*, p. 12 note 2.

(36) Bien que de nombreuses difficultés subsistent, il ne faut pas désespérer de pouvoir identifier un jour des manuscrits de facture purement doloise ; c'est ainsi que C. E. HOHLER, *Some Service-Books of the Later Saxon Church*, dans *Tenth-Century Studies. Essays in Commemoration of the Millenium of the Councils of Winchester and Regularis Concordia*, ed. David PARSONS, Londres-Chichester, 1975, pp. 60-83, 217-227 et spécialement pp. 67-69, reconnaît une origine doloise à certaines parties du sacramentaire de Ratold abbé de Corbie, ms. lat. 12052 de la Bibliothèque nationale de Paris.

(37) Ces points nous ont été signalés par M. Patrick McGurk de Birkbeck collègue à l'Université de Londres, qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre bien vive gratitude.

(38) *Luiesguethen istum coepit scribere librum sed tamen Lioscar consummavit istis vilibus grammis...* fol. 135, *Colophons de manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle*, t. IV, p. 92, n° 12833.

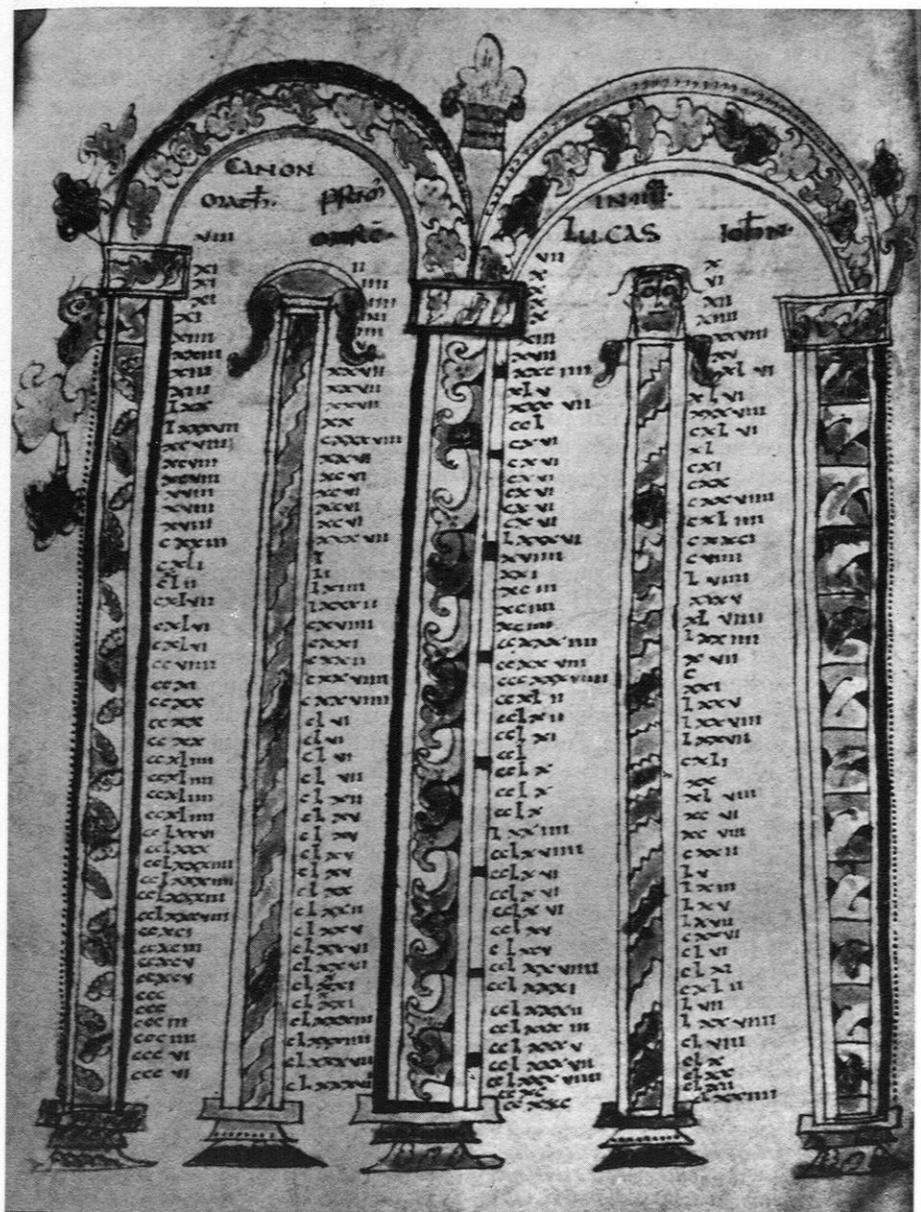


Fig. 13 — L'un des canons des évangiles de Douai (fol.4 v°) (cliché auteur)

tromper car, si un examen très attentif du manuscrit peut révéler des différences d'écriture, celles-ci échappent à une lecture rapide. Le changement de main est surtout révélé par un blanc qui occupe les trois-quarts du fol. 119^v par lequel s'achève le quinzième cahier qui n'est d'ailleurs pas de composition homogène puisqu'il est fait d'une demi-feuille, le fol. 117, et d'une autre feuille dont la pliure forme les feuillets 118 et 119; or, le passage interrompu en haut du recto de ce dernier feuillet constitue la fin du chapitre VI verset 71 de l'évangile de saint Jean, le feuillet 120 qui appartient au cahier suivant, le seizième, comprend la suite du texte de saint Jean, chapitre VII, versets 1 et suivant. Ceci prouve que Lioscar n'a pas simplement pris le relais de Luiesguethen, mais que les cahiers avaient été répartis entre deux copistes qui pouvaient travailler en même temps, à charge pour eux de qualifier le module de leur écriture pour assurer une présentation régulière entre les différentes parties. La réussite n'a pas été parfaite, mais il ne faut pas s'en plaindre puisque cette gaucherie a permis de reconnaître les techniques de travail suivies dans l'atelier où le manuscrit a été transcrit (39). A n'en pas douter il s'agissait d'un *scriptorium* aux ambitions assez nettes et qui comptait au moins deux copistes voire plus.

En effet, la technique d'exécution des évangiles de Douai évoque singulièrement celle qui a été suivie pour la transcription d'une partie de l'actuel ms. latin 12021 de la Bibliothèque nationale à Paris. Une fois de plus, il s'agit d'un manuscrit composite provenant de l'ancien fonds de Saint-Germain-des-Prés à Paris, comprenant dans son état actuel un commentaire sur saint Matthieu, un recueil canonique et à la fin des fragments du Code théodosien. Le recueil canonique, fol. 33 à 139, forme un tout homogène, à l'exception peut-être de la table qui va du fol. 33 au fol. 39 et qui est disposé sur deux colonnes alors que le reste du texte est écrit à longue ligne comme les évangiles de Douai; en outre, seuls les treize cahiers allant du fol. 40 au fol. 139 sont numérotés en chiffres romains de I à XII au verso du dernier feuillet de chacun des quaternions à l'exception du dernier cahier, fol. 196-139, qui est un binion. Du point de vue formel, c'était un manuscrit soigneusement préparé dont l'écriture et la décoration sont comparables à celles des évangiles de Douai, encore qu'il s'agisse d'un ouvrage de facture plus austère ce qui ne saurait étonner puisqu'il contient des textes juridiques (40). Nous retrouvons l'usage des

(39) Cf. Jean VEZIN, *La répartition du travail dans les «scriptoria» carolingiens*, dans *Journal des Savants*, 1973, pp. 212-227.

(40) Pour se faire une idée de la complexité des problèmes soulevés par ces textes juridiques, il suffira de se reporter à Paul FOURNIER et Gabriel LE BRAS, *Histoire des collections canoniques en Occident depuis les fausses décrétales jusqu'au Décret de Gratien*, t. I, *De la réforme carolingienne à la réforme grégorienne*, Paris, 1931, 1 vol. in-8° (Bibliothèque d'histoire du droit), pp. 54-55; G. LE BRAS, *Les pénitentiels irlandais* dans *Le miracle irlandais*, Paris, 1956, p. 175; Léon FLEURIOT, *Un fragment en latin de très anciennes lois bretonnes armoricaines du VI^e siècle*, dans *Annales de Bretagne*, t. LXXVIII, 1971, pp. 601-660.

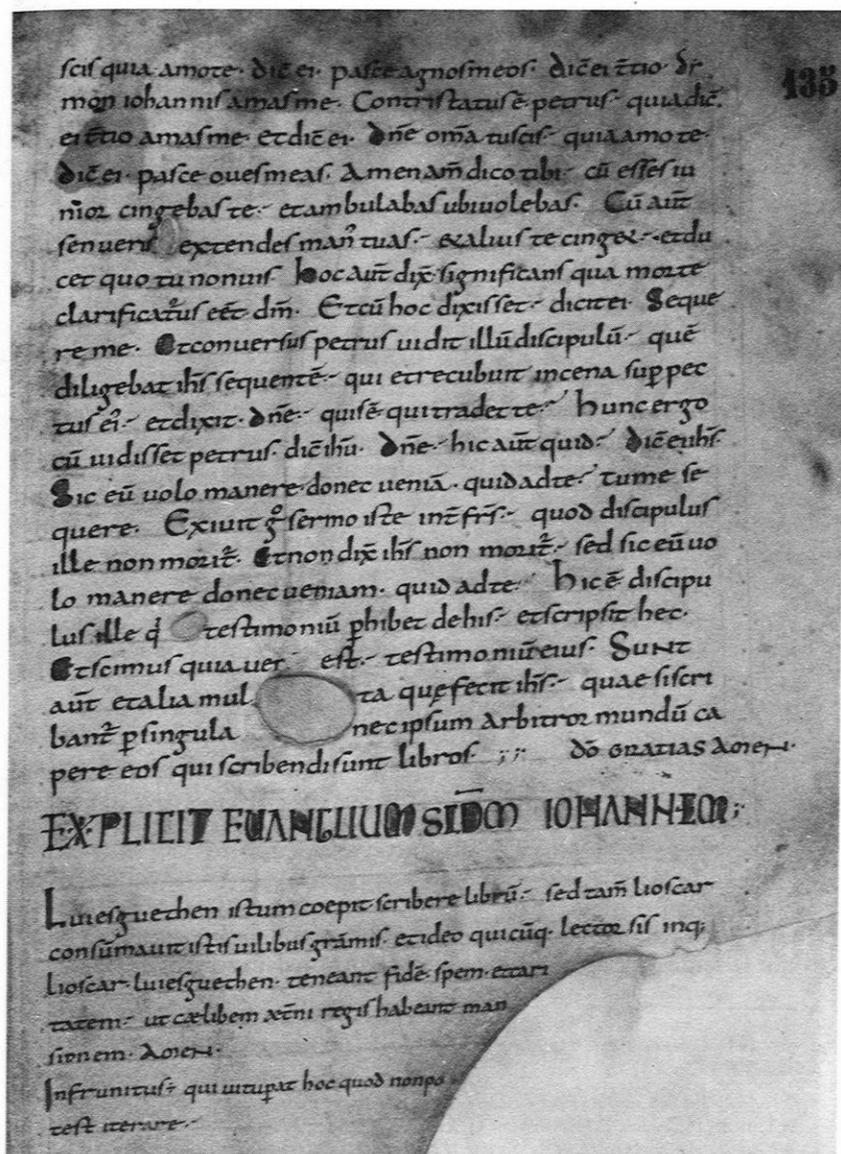


Fig. 14 — Colophon des évangiles de Douai (fol. 135), (cliché auteur)

points pour relever l'importance d'une majuscule — S au fol. 39 v^o, D au fol. 40, etc... — les jambages d'un M au fol. 139 sont arrondis au point d'être outrepassés comme pour le nom de *Marcus* par lequel débute la préface de l'évangile de ce même saint dans le manuscrit de Douai; l'usage des taches de couleur pour relever l'importance de certaines lettres est constant. De façon générale, le ductus des écritures est voisin dans l'un et l'autre volume.

En outre, le latin 12021 comporte un important colophon au fol. 139 qui indique que les textes ont été transcrits par le clerc Arbedoc à partir de documents fournis par l'abbé Hael Hucar (41). Ferdinand Lot avait proposé de reconnaître en lui Haelocar, évêque d'Alet et abbé de Saint-Méen de Gaël vers les années 816 (42). Cette identification doit être rejetée à cause de l'écriture du texte qui est une caroline de la fin du siècle; pour admettre le raisonnement de Lot, il faudrait conclure à une réception immédiate de la nouvelle écriture au début du siècle ce qui est difficilement concevable (43). Cependant, il existait bien un abbé en Bretagne dont le nom est proche, Heclocar, dont la situation canonique ambiguë est signalée dans une lettre adressée vers 874-875 par le pape Jean VIII à Mahen ou Main, titulaire du siège de Dol.

Le pontife note qu'il a reçu les moines Resgaulon et Gorbili, venus avec d'autres en pèlerinage aux tombeaux des apôtres, et aborde le sujet de leurs ordinations comme de celles d'autres moines, reçues par ignorance des mains de l'abbé Heclocar; bien que celui-ci eût honteusement usurpé des droits puisqu'il n'avait à aucun degré été investi par quiconque de cette charge, il les a cependant déclarées valides, étant donné que les méchants peuvent bien remplir le ministère alors que cela les condamne eux-mêmes. Il décide qu'Heclocar ne pourra à l'avenir ordonner personne tant qu'il ne sera pas dégagé de l'obstacle de la pernicieuse influence subie, en sorte que, soucieux à l'avenir de sa règle, il soit le soutien pressé de ses frères et fils à toute occasion qui s'offrira dans son monastère et que désormais il agisse avec le zèle du bien pour lui-même et ceux qui lui sont soumis de peur que le semeur de zizanie ne suscite de division dans son troupeau et que

(41) *Colophons des manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle*, t. I, *Colophons signés A-D*, p. 161, n° 1304.

(42) Festien «archevêque de Dol», dans *Mélanges d'histoire bretonne*, Paris, 1907, 1 vol. in-8°, p. 28. Sur Haelocar voir H. GUILLOTTEL, *Les évêques d'Alet du IX^e au milieu du XII^e siècle*, dans *Annales de la Société d'Histoire et d'Archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, année 1979, pp. 253-254.

(43) Cette objection dirimante nous a été signalée par M. François Avril, conservateur au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, qu'il veuille bien trouver ici l'expression de nos plus vifs remerciements.

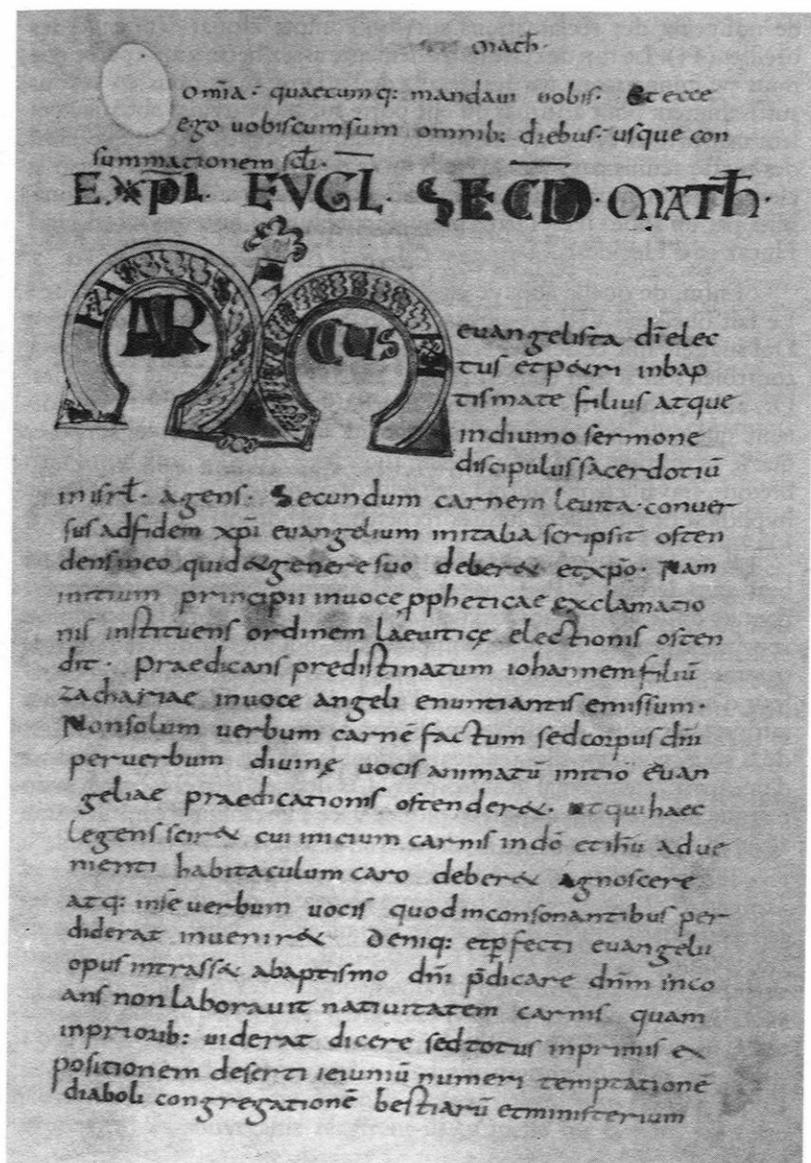


Fig. 15 — Début de la préface de l'évangile selon saint Marc des évangiles de Douai (fol. 46) (cliché auteur)

de nouveau, des réclamations sur son compte ne parviennent à ses oreilles (44). Le ton de cette lettre demeure assez hermétique parce que nous ne connaissons pas les détails de l'affaire, mais nous en savons suffisamment pour affirmer qu'elle porte sur les pouvoirs abbatiaux et leur usurpation. N'est-il pas dans ces conditions révélateur que certains des textes réunis par l'abbé Hael Hucar pour les faire transcrire par le clerc Arbedoc portent justement sur la matière des ordinations accomplies par un abbé ! Il est bien tentant de conclure à l'homonymie d'Hael Hucar et d'Heclocar...

Enfin, de quelle abbaye cet Heclocar pouvait-il être le titulaire ? Le fait que Jean VIII ait adressé une lettre le concernant à Mahen de Dol suggère que ce dernier était son ordinaire, qu'il avait autorité pour contrôler son action conformément aux règles canoniques générales. Or, au IX^e siècle, il n'existait dans l'évêché de Dol comme abbaye importante que celle de Saint-Jacut. Serait-il dès lors aventureux de supposer que le *scriptorium* où Luiesguethen, Lioscar et Arbedoc, aux noms bien bretons, travaillèrent, pourrait être celui de Saint-Jacut ? Mais c'est là une hypothèse de plus que de futures recherches viendront peut-être infirmer.

Il ne faut pas se cacher au terme de ce survol qu'il reste encore beaucoup découvrir. Puissent ces pages servir de jalon dans une enquête dont les difficultés même intriguent et aiguillonnent encore. Une première conclusion semble cependant s'imposer qui, pour certains, fera figure de truisme : la Bretagne continentale apparaît au IX^e siècle comme un carrefour d'influences, ce que confirme l'étude des manuscrits. Leurs qualités intrinsèques pourront sembler médiocres à ceux qui sont familiers de l'art de la cour, pourtant elles reflètent un double apport, celtique ou insulaire d'une part, continental d'autre part. Ce dernier élément paraît avoir marqué un ascendant de plus en plus net face à une influence insulaire qui allait en s'estompant.

Hubert GUILLOTTEL

(44) *Fragmenta registri Iohannis VIII papae*, éd. E. CASPAR, M.G.H., *Epistolae Karolini aevi*, t. V, Berlin, 1928, pp. 299-300, n° 49.